

Cercle vicieux
Tête à claques

Raymond Bertin

Number 137 (4), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2010). Review of [Cercle vicieux / *Tête à claques*]. *Jeu*, (137), 19–20.

Tête à claques

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **JEAN LAMBERT**

CONCEPTION DES POUPÉES ET DE L'UNIVERS GRAPHIQUE **DOMINIQUE RENARD**

« LA VIE DU PLATEAU » **VANESSA LEQUEUX** / LUMIÈRES **ZENON DORYN**

ENVIRONNEMENT SONORE **MATHIEU LESAGE** / MUSIQUE ORIGINALE **AURÉLIE DORZÉE** ET **TOM THEUNS**

SCÉNOGRAPHIE **DANIEL LESAGE** ET **SAHER EMRAN** / MAQUILLAGES ET FABRICATION DES NEZ **DOMINIQUE BREVERS**

AVEC **QUANTIN MEERT** (MIKA) ET **FRANÇOIS SAUVEUR** (STEF).

PRODUCTION DES **ATELIERS DE LA COLLINE** (COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE),

PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 29 AVRIL AU 9 MAI 2010.

RAYMOND BERTIN

CERCLE VICIEUX

Moment théâtral exceptionnel attrapé de justesse à la dernière représentation, cette *Tête à claques* venue de Belgique n'a rien à voir avec ses homonymes québécois... Loin des facéties insipides de nos marionnettes à nous, le spectacle utilise pourtant des poupées de chiffon grossières, plutôt repoussantes, pour illustrer le drame d'une société rurale aux prises avec l'intolérance. Inspirée d'un fait vécu, la pièce a d'abord fait l'objet d'une nouvelle écrite par l'auteur¹ pour exorciser une réalité trop dure et pourtant avérée. L'exclusion, le rejet, l'humiliation subies par une famille, notamment par un couple de jumeaux, et la vengeance inévitable de ceux-ci, la déflagration qui leur permettra de se laver de toute la saleté reçue, constituent la trame thématique de l'œuvre. Œuvre à saveur sociopolitique, imprégnée de l'engagement des créateurs de l'Atelier de la Colline, dont la fondation remonte à 1978, à Liège, en Belgique, dans une région où le déclin de l'industrie du charbon, quinze ans plus tôt, a provoqué une ère de chômage, de misère et de la criminalité croissante. Cette atmosphère rurale exacerbée se retrouve aussi dans les films des frères Dardenne, cinéastes originaires de la même région.

1. La nouvelle est d'ailleurs publiée, à la suite de la pièce, dans l'ouvrage paru chez Lansman en 2008.

Mais, en plus de l'histoire bouleversante qui y est narrée, *Tête à claques* séduit et triomphe par la manière de raconter un fait divers transmué en drame universel et intemporel. Les deux comédiens et marionnettistes au talent remarquable qui portent le spectacle, incarnant non seulement les jumeaux mais aussi tous les autres protagonistes, utilisant certaines de leurs grandes poupées sans charme pour illustrer leurs mésaventures, sont d'une précision renversante. Passant d'une réalité à l'autre, d'une émotion à l'autre, ils explorent un jeu distancié pour raconter, en s'adressant directement au public, puis deviennent sans transition les héros mal aimés, rejouant les scènes d'un passé auquel ils souhaitent donner une conclusion qui leur rendrait leur dignité. La rédemption viendra de leur prise de parole. À la fin, lorsque tout aura été révélé, Stef dira : « Il faut oublier, Mika ! » et celui-ci répondra : « Non ! Il faut raconter. »

Conte à rebours

La scène s'ouvre sur une table de banquet dressée douze ans plus tôt pour un souper d'anniversaire qui n'a jamais eu lieu. Tout sur cette table, y compris les convives représentés par les poupées, a été attaché avec des cordes, immobilisé dans le temps. Dès le début de la représentation, les interprètes, pour

bien marquer la distance, enfilent de faux nez – mais pas des nez de clown... –, se muant ainsi en Mika « le débile » et Stef « la crapule ». Vêtus de bleus de travail, ils commencent à expliquer ce qui s'est passé douze ans auparavant. En prenant bien des détours, en remontant à leur enfance, en relatant les kilomètres parcourus chaque matin par leur père, Sauveur, pour se rendre à l'usine où l'accueillent de vilains rires moqueurs. Ces mêmes rires qui accueilleront les jumeaux à l'école ou sur la place du village. Leur histoire est banalement tragique : pauvres et vivant dans un relatif isolement, le mari et sa femme, Gina, tous deux de faible constitution, sans instruction, et leurs deux fils se voient ostracisés, ridiculisés, humiliés par ceux qui ont plus qu'eux. Un jour, croyant améliorer sa situation, le père acquiert une moto, qui lui évitera les longues marches pour aller travailler. Mais, marqué par son funeste destin, Sauveur périt dans un accident dès sa première sortie avec les jumeaux.

Malpropres et insolents, ces derniers deviennent vite une cible de choix au village, où on les considère comme de la mauvaise graine, des fauteurs de troubles. Ce qu'ils deviendront par un réflexe d'autodéfense peut-être, alors qu'au village des clôtures et des interdictions de passer apparaissent un peu partout. Puis, un soir, la sirène de l'usine retentit pour la dernière fois. Une fermeture qui fera mal à toute la communauté. Au même moment, heureusement pour les jumeaux, monsieur Poncelet, le notable, leur cède son coq à la voix d'or, Champion, celui qui gagne tous

les concours à la « chanterie » du hameau. Champion a perdu sa voix, mais les jumeaux sont bien décidés à le soigner et à l'entraîner pour qu'il la retrouve ! On leur en conteste la propriété, puis on le kidnappe. Le jour où leur mère, Gina, décide d'organiser une grande fête pour leur douzième anniversaire, où tout le village sera convié dans l'espoir d'une réconciliation, Stef et Mika vont retrouver leur coq cloué sur la porte d'une grange.

Alors, excédés au-delà du supportable, ils mettent le feu à la grange, au café et à l'école. On les arrête donc : Stef, le meneur, incarcéré, ne reviendra au village que douze ans plus tard ; quant à Mika, à l'instigation de Gina, il aura conservé la table mise, ficelant plats et convives dans l'attente du retour de son frère. C'est ce que tous deux nous expliquent en enlevant leurs faux nez. Ainsi se boucle la boucle d'un cercle infernal, où l'intolérance produit l'intolérable. En peu de mots – le texte publié, pour un spectacle de 70 minutes, compte une trentaine de pages –, avec une grande efficacité, *Tête à claques* fait une démonstration limpide de la mécanique de l'exclusion, de l'engrenage d'une violence ordinaire qui finit par s'emballer. L'inventivité de la mise en scène, l'engagement généreux des comédiens, la force de l'évocation, et on pourrait ajouter l'enracinement de ses créateurs dans l'histoire de leur région, ont fait de ce spectacle une œuvre totalement réussie. On ne pouvait qu'en sortir conquis, après avoir ri, tremblé, ragé avec les jumeaux, dont les interprètes étaient bouleversants. ■



Tête à claques de Jean Lambert. Spectacle des Ateliers de la Colline, présenté à la Maison Théâtre au printemps 2010.
Sur la photo : François Sauveur (Stef) et Quantin Meert (Mika). © Lou Héron.